Clara Royer, *Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie*

Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque d'études juives », 2011, 544 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24714>

DOI : 10.4000/assr.24714

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 272

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Clara Royer, *Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 29 mars 2013, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24714>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Clara Royer, Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie

Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque d'études juives », 2011,
544 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Clara Royer, Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs
de l'entre-deux guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie, Paris, Honoré Champion,
coll. « Bibliothèque d'études juives », 2011, 544 p.

- 1 « Mon sang est juif, ma peau hongroise, et je suis un homme » (Aladar Komlós, 1892-1982, critique littéraire, rescapé des camps de la mort). « Ma judéité : mon sang, mon esprit : le destin millénaire de mes aïeux. La magyarité : mon toit, ma langue. Mon écriture : le destin de mon œuvre » (Károly Pap, 1897 ; Bergen-Belsen 1945, romancier). Parmi d'autres, ces témoignages d'écrivains juifs-hongrois, plongés, après la Grande Guerre, dans le vaste creuset d'une Europe centrale en pleine recomposition, qui voit la Hongrie perdre, après le traité de Trianon (1920), les deux tiers de son territoire, et 60 % de sa population. « Hongrie mutilée », lourde ainsi de toutes les rancœurs et colères. Et ceci, démographie paradoxale : par le jeu de ces reconfigurations, il est, dans la Hongrie nouvelle, proportionnellement plus de Juifs qu'avant son démantèlement. Majoritairement modernistes

(« néologues ») implantés surtout à Budapest – les orthodoxes constituant 30 % des Juifs, de préférence en province. Sous les chiffres, la difficile constitution, pour les écrivains juifs, d'une identité. Métisse à coup sûr – mais de quelle incidence, ce métissage, dans la reconnaissance en même temps d'une spécificité culturelle ? Claire Royer, dans l'examen minutieux du nouage, sur le long terme, de la référence nationale hongroise et de l'héritage propre aux communautés juives, et singulièrement aux écrivains qui s'en réclament, en conclura à l'impossibilité de définir, au cœur de la littérature hongroise, un marqueur qui permettrait de radicalement distinguer une « essence » juive, quand il n'est, au-delà des débats sur la question littéraire, que de littérature précisément nationale. Qui assume et englobe toutes différences et particularités, les « appartenances multiples », au sein d'un « champ de forces socio-culturelles ». C'est ce champ polémique et d'intensités variables que l'ouvrage analyse en profondeur, pour en saisir les enjeux et les défis identitaires, chaque fois inscrits à même une histoire de violences politiques et de stigmatisations raciales.

- 2 D'emblée, il n'est d'identité juive que plurielle, et ce qui se passe en Hongrie sur le plan de la population de même allégeance en son ensemble, vaut, *a fortiori*, pour les « hommes de textes », à la recherche d'un « royaume » à leur mesure, un royaume littéraire. En ce royaume, une identité fluctuante pourrait se fixer, qui permettrait de tisser entre la nation d'accueil et l'intelligentsia héritière des siècles d'errance et d'immersion biblique, un langage commun. Une langue ? Mais au sein même de la communauté, des lignes de force, qui sont lignes de partage, se dessinent, brisant l'unité chimérique d'un peuple. Les « modernes » et les orthodoxes ne se définissent pas seulement par des héritages différents, des inscriptions sociales et politiques opposées, des attentes divergentes. Ils constituent des polarités entre lesquelles les écrivains juifs ne vont cesser de se référer et de s'en distinguer, pour instituer un

espace propre. Si les « urbains » véhiculent des valeurs apparentées au cosmopolitisme et à l'universalisme, les « *nepiek* », attentifs au peuple des campagnes, et à son paysage intérieur, évoquent des destinées plus singulières et plus intimes. Au premier type, proposé par Clara Royer, appartiennent, dans le sillage du poète Attila József, des penseurs et écrivains tels que Ferenc (François) Fejtő, Pal Ignotus (1901-1978). Au deuxième type se rattachent les romanciers László Németh, Gyula Illyés, Karoly Pap. Mais cela n'est que partition provisoire, et assez largement convenue. Elle ne décide de la quête d'identité qu'à la marge, et selon les opportunités historiques. Les modernes ou néologues sont lettrés, qu'au XIX^e siècle l'on disait « Juifs d'exception », et qui s'insurgent contre une littérature nationaliste et conservatrice. Ils s'opposent aux « orthodoxes » sur la redoutable question de la langue. Celle du ghetto, très vite disqualifiée comme « jargon », quand elle est au contraire magnifiée par les tenants d'un héritage sacré. Mais cela n'empêche pas cette langue de demeurer opératoire au sein même de la vaste communauté des écrivains juifs. József Holder (1893-1945), poète hongrois d'expression yiddish, de filiation hassidique, écrit en yiddish, et traduit en cette langue matricielle Endre Ady (1877-1919), poète d'un verbe exceptionnellement riche, novateur et baroque. D'une telle modernité que seule, pouvait-il sembler, le yiddish était capable d'en entendre toute la complexité, et la hardiesse. Certes, il y a là cas particulier. Mais cela témoigne de polarités qui sont foyers d'attraction, bien plus que de fixation, pour les poètes juifs, passant de l'une à l'autre selon les cheminements propres à chacun d'entre eux. C'est en ce va-et-vient, toutes frontières politico-symboliques assumées et cependant franchies, qu'une identité se formule. C'est, de ce point de vue, ce transit permanent entre une orthodoxie et son exigence de fidélité, et une modernité revendiquée comme condition de l'écriture même, qui fonde et féconde la quête identitaire, subsumant ainsi les catégorisations officielles. Ne pas créer une littérature séparée, mais inscrire son œuvre dans le grand courant des Lettres, désengagées de tout particularisme. Mais, en même temps, assumer sa judéité jusqu'à en faire un universel. Entre ces deux impératifs, toute une histoire littéraire s'écrit, dans le contexte d'une radicalisation antisémite sous le régime Horthy, ses crimes et ses allégeances nazies.

- 3 Au centre d'une Europe bouleversée, la Hongrie, « lieu-carrefour ou conflictuel », écrit C. Royer, entre âme orientale et esprit occidental. Où l'antisémitisme ravage les consciences et stigmatise le juif comme élément « historiquement destructeur », porteur de chaos au sein d'une société ordonnée. Quand s'effectue la fusion des Juifs avec la bourgeoisie de Pest, la ville sera considérée comme « altérée par ce corps étranger ». Judapest, dira-t-on. À la langue « dynamique » et vigoureuse du « racisme expressionniste » (Dezső Szabó) ne peut se comparer la littérature « abâtardie » des Juifs, symbole d'une modernité décadente. C'est cette vision d'un déclin initié par la communauté juive, qui nourrit le complexe hongrois de la disparition. Face à ce défi objecté aux Juifs, les écrivains doivent résister. Pal Ignotus, écrivain-journaliste, distinguera rigoureusement l'écriture, et sa capacité d'invention singulière, et la grammaire, qui part de la conception d'une langue abstraitement pure. Mais la littérature « juive » – le *pesti nyely*, cette langue « écrite à Budapest par les écrivains de la capitale » – fut de telle ampleur, que la langue hongroise en fut refondée. « Langue cachée des Juifs », s'épouvanta-t-on. Question de langue, question d'identité. Contre la langue hongroise canonique ou la langue slovaque, qui seraient menacées de corruption, développer avec Gejza Vámoš (1901-1956, nouvelliste, auteur de romans expérimentaux) un « syncrétisme polyglotte ». Mais il est clair qu'en cette stratégie

linguistique, bien des auteurs juifs remettent en question le mensonge de l'assimilation, ce « ghetto mental » en dénonçant tout particularisme ostentatoire. On sait A. Komlós de sang juif, de peau hongroise, et homme enfin, en sa condition même : universelle. « Appartenance sociale et culturelle hongroise et appartenance spirituelle au peuple juif » entrent en correspondance dans une « conception humaniste et universelle », loin des masques et des dissimulations.

- 4 Mais il apparaît à certains qu'il n'est d'assimilation que sous réserve de « dissimulation », seule porteuse d'authenticité. Andor Németh (1891-1953, journaliste littéraire, converti au catholicisme), traversant les frontières de la tradition et de la modernité, cherche dans l'exemple des Juifs orthodoxes, puis dans la culture urbaine, les signes de ce parfait équilibre. Plusieurs écrivains demeureront cependant la proie d'identités duelles, écartelés, tel Karoly Pap, entre une éducation mystique et traditionnelle, et la pratique du « judaïsme assimilé », au risque de perdre, sous les pratiques sociales indifférenciant Juifs et Hongrois, ce que l'auteur appelle « l'intégrité de l'être ». Si bien que les « révoltes générationnelles », qui visaient à faire table rase de l'héritage des « pères », ne furent pas aussi radicales qu'on le crut. Si la ville est bien signe de modernité, aux yeux des écrivains juifs les plus engagés sur la scène littéraire, elle se révèle en même temps lieu du « non-attachement », de l'errance, condition de l'étranger. Solitaire dans la foule – en ce que G. Simmel appelait ce « nouveau type propre à la scène urbaine » – le Juif demeure cet « étranger par excellence ». C. Royer analyse très finement cette posture en porte-à-faux, d'être à la fois « déraciné, et fixé dans un lieu avec lequel il entretient une relation d'indifférence ». Mélancolie de « l'inappartenance » : K. Pap écrit que « le Juif a des amis, mais il n'a pas de cercle social ». Il récuse la foi des pères, mais a regret d'en perdre l'héritage. Dans le procès d'acculturation, l'écrivain juif pense sa dissimilitude, dans la distance même qu'il entend prendre avec ses « racines ». K. Pap et G. Vámoš; dénoncent le fanatisme de religion juive, Andos Gelléri (1906-1945, mort peu après sa libération de Mauthausen, nouvelliste et romancier) se dit imperméable à l'histoire d'Israël, « pareille à un mort ». Béla Tábor (1907-1992, philosophe juif de tendance moderniste) reviendra au contraire, après s'en être radicalement détaché, à la religion juive. Cas exceptionnel, sans doute, où se réalise la volonté de « redonner une connaissance intime et ésotérique du contenu spirituel du judaïsme ». Clara Royer note à ce propos l'influence de Marin Buber, faisant des Juifs une « race spirituelle » unifiée par une « communauté de passé », maintenue unie au travers de la diaspora.
- 5 Il est une autre alternative au rapport des écrivains juifs à la religion d'Israël. Contre le Dieu de terreur et de punition, imposant au peuple juif son courroux éternel, faire du judaïsme une lecture christianisée, dans le droit fil de la pensée de Maïmonide. Si l'élection du peuple vaut à la fois sacrifice et souffrance, Christ ne serait-il pas cette figure exacte où se combinent la plus pure innocence et la prise en charge de toute la culpabilité du monde ? Redonner sa judéité à Jésus, c'est donc penser la christologie comme prolongement de l'Ancien Testament. Il se joue dans cette alternative où conversion et fidélité se mêlent, ce que l'auteur appelle « une stratégie assimilationniste », qui prend en compte, dans l'œuvre de K. Pap par exemple, l'obsession du péché, tout en maintenant, du judaïsme, la référence mystique d'un néohassidisme, selon l'invitation de M. Buber.
- 6 Cheminements croisés, empruntant tous les itinéraires possibles, explorant toutes les solutions imaginables, dans un univers politique pour sa plus grande part hostile et

dangereux, afin que puisse s'affirmer une identité dépassant les réussites économiques, les choix politiques, les débats internes à l'intelligentsia juive-hongroise. Une identité qui proteste d'une double fidélité : à la langue et la culture hongroise, terre d'accueil, terre d'exil – à ce que l'auteur nomme le « soi », ce langage intérieur « inaliénable malgré les mises à l'index et la mort », qui ouvre au Royaume propre de la littérature. Poursuivant la métaphore de l'exil et du royaume, à partir de Camus et de Imre Kertész, on peut désormais dire que l'Exil, « lieu de la souffrance, de la solitude et du silence », fut vécu comme condition du Royaume, « lieu d'accomplissement personnel et de communion ». Là, écrit Kertész, se déploie « une certaine vie libre et nue que nous avons à retrouver, pour renaître enfin. L'Exil nous en montre le chemin ». La littérature est ce Royaume, que les écrivains juifs n'ont cessé de fonder dans le travail de l'écriture, les disséminations d'une langue aux prises avec l'héritage sacré et l'historicité profane. Et dans l'urgence d'avoir toujours à se définir contre un monde où « le Juif est érigé en l'Autre », corrupteur et illégitime, et cependant le seul qui lui soit, ici et maintenant, habitable.